

De Lavignais aux Dames-Plorées, du hameau de Beauval à l'auberge de la Fourche, ce fut à qui blâmerait l'inconcevable lésinerie du riche paysan.

On se dit, on se répéta en tout Saint-Loup qu'il venait encore d'acheter au comptant un fier morceau de la Petite-Plorée, l'ancien bien aux Durantais.

On le traita de ladre, de vilain, de crasseux, illaissa crier en redoublant d'économie.

Quant à la Bernarde, sans divulguer les généreux projets de son maître, Dieu sait comme elle releva les mauvaises langues.

Le rapide exposé des intentions, faits et gestes de l'oncle Roverin, vient de nous faire anticiper de plusieurs années sur l'époque où Pierre Paul, encouragé par Corentine, essaya de reprendre ses études.

Dès le premier jour, en revenant des bois de Beauval, il laissa au chien Plantiau le soin de ramener le bétail pour aller dire à la nourrice de Marcelle :

— J'ai suivi votre excellent conseil d'hier, mère Morgan ; j'ai lu un bon livre qui m'a remis un peu de calme dans le cœur. Merci ! vous êtes ici pour le bien de tout le monde.

— Et moi, dit la fermière, j'ai reçu de bonnes nouvelles de Paris.

— Marcelle vous écrit ! s'écria vivement le jeune père.

— Non, son père, mais elle ne tardera pas.

— Eh bien ? reprit Pierre-Paul avec moins d'empressement.

— Elle est arrivée bien portante ; elle plaît beaucoup à sa jeune belle-mère, à son petit frère et à sa petite sœur.

Le gars étouffa un soupir.

— Elle pense à nous, ne parle à son père que de ses amis du village et nous aime de tout son cœur.

— Moi, dit Pierre-Paul avec tristesse je ne serai pas content avant qu'elle nous en ait écrit autant elle-même. Marcelle ne sait pas mentir, elle nous dira toute la vérité.

— Douterais-tu de son père ? s'écria Corentine.

— Il doute bien de nous ! répliqua le jeune Roverin.

Une semaine après, Jacques Morgan, Renée Tanguy et Pierre-Paul, réunis autour de Corentine s'entretenaient de l'enfant bien-aimée ; ils déploraient son absence, faisaient son éloge et se racontaient mille traits charmants qu'aucun

d'eux n'ignorait, mais que chacun prenait un touchant plaisir à entendre.

Comme elle était douce et prévenante, obéissante et bonne !

Elle cherchait toujours à se rendre agréable à ses parents, à ses amis et même aux inconnus.

Elle avait un sourire pour les plus hideux uendiants.

Malgré sa timidité, malgré son terrible accident, elle ne les fuyait pas et ne paraissait jamais si heureuse qu'en leur faisant l'aumône.

S'il y avait quelque malade au bourg, elle voulait absolument que Corentine la menât le visiter : — « Je lui porterai bonheur, disait-elle, je prierai pour sa guérison. Venez mère, venez vite ! il souffre beaucoup peut-être ; pressons-nous ! »

A la Plantelle, on parlait du fâcheux effet produit par son départ et les rumeurs lamentables continuaient d'avoir cours dans le canton.

— Pauvre Marcelle ! dit Jacques Morgan, si encore elle avait pour père un homme raisonnable, mais ce M. Durantais a la tête bien légère, m'est avis.

— Et le cœur donc ? ajouta Pierre-Paul, qui ne pardonnait pas à Emilien ses préventions contre tous les hôtes du Moire.

— La tête et le cœur, dirent Renée et Tanguy, que lui reste-t-il donc de solide ?

— Vous le connaissez mal, mes amis, dit Corentine, M. Emilien est bon et généreux, détrompez-vous !

Elle défendait encore le père de Marcelle, lorsque le facteur rural lui remit une lettre de Paris. En reconnaissant l'écriture de l'adresse, les Morgan et Pierre-Paul ne poussèrent qu'un cri de joie ; mais dès les premiers mots tous les fronts s'assombrirent.

La lettre de Marcelle était conçue en ces termes :

« Je suis bien malheureuse ici ; j'ai une maman bien méchante. Papa la gronde bien fort. Elle dit que je suis une vilaine petite sottise pay-sanne. Je m'ennuie, je pleure toujours, j'ai été malade, et je vais mourir comme ma vraie maman.

» Adieu ! ma bonne mère-nourrice chérie ; adieu à mon oncle Morgan, à Renée, à Tanguy et à tous ceux qui m'aiment à Saint-Loup.

» Adieu à mon bon ami Pierre-Paul, qui était si gentil pour moi !

» Quand je serai un ange dans le ciel, je de-

manderai à ma vraie maman de me mener à Saint-Loup revoir tous mes chers amis, que je n'oublierai jamais, jamais ! »

Renée et Tanguy pleuraient à chaudes larmes. Corentine, palpitante, n'acheva sa lecture qu'avec effort. Pierre-Paul retenait à peine des cris de désespoir. Jacques Morgan fit un geste de menace.

— Je suis le subrogé tuteur de Marcelle, moi ! dit-il sourdement. Je vais à Paris et, cette lettre en main, je les forcerai bien à nous la rendre ! Ils nous tueraient la fille comme la mère !... — Femme, ajouta impérieusement le fermier ; fais vite, la carriole va passer. Tanguy, cours m'arrêter une place !

— Oui, cours ! s'écria Corentine, mais ne parle à personne de cette lettre-ci, entends-tu bien ! Il ne faut pas augmenter les mauvais bruits. Tout de suite on accuserait Mme Durantais d'avoir voulu faire tuer Marcelle.

— Et c'est peut-être bien vrai aussi ! repar-tit Morgan, paysan soupçonneux, selon l'habitude de ses pareils.

— Si cela était, mon mari, dit Corentine d'un ton solennel, nous ferions notre devoir jusqu'au bout ! Pour obtenir justice de cette femme nous vendrions jusqu'à notre charrue.

— Et moi ; s'écria Pierre-Paul, je vous donnerais tout ce que j'ai.

— Mais, si cela n'est pas, ajouta Corentine, assez de calomnies, assez de méchancetés, ne parlons pas de cette lettre à Saint-Loup.

— C'est juste, murmura Pierre-Paul, il faut nous taire, attendre et savoir.

Corentine, ouvrant une armoire, faisait un léger paquet de ses propres hardes ; elle jeta ensuite la longue pelisse noire sur ses épaules, et dit :

— Me voici prête.

— Mais moi ? demanda Morgan.

— Je pars la première ; plus tard, s'il le faut, tu viendras me rejoindre. Mieux que toi, je persuaderai à M. Emilien de nous rendre Marcelle ; mieux que toi je verrai si cette jeune dame dont il me faisait tant l'éloge mérite que Marcelle l'appelle méchante.

— En douteriez-vous ? dit Pierre-Paul.

— Je veux espérer que Marcelle se trompe ; j'aime mieux croire qu'une enfant de onze ans juge mal sa belle-mère que de supposer avec vous des crimes et des infamies sans nom. J'ai le cœur déchiré, moi ; je tremble pour Marcelle dont j'ai

vu mourir la mère, mais je crains avant tout de porter un jugement coupable. . . .

— Femme ! dit Morgan, tu es moins méfiante et plus juste que moi : va donc ! mais écris-moi dès le soir de ton arrivée, je compterai les heures ; je serai au bureau de la poste à Fougères dans cinq jours, et, si dans cinq jours je n'avais rien reçu, je partirais. . . .

— Avec moi, père Morgan, s'écria Pierre-Paul.

— Avec toi, je le veux bien ! répondit le fermier de la Plantelle.

Corentine partit donc seule, laissant la consternation dans tous les cœurs.

Le maître d'école Blaise Cordon et son compère Jérôme Gillet, qui sortaient du cabaret de la Fourche, la virent monter en carriole, mais ils crurent qu'elle n'allait qu'à Fougères.

Au Moire, si l'on remarqua le redoublement de tristesse de Pierre-Paul, on ne songea point à l'attribuer à de mauvaises nouvelles de Paris. L'absence de Corentine devait passer inaperçue jusqu'au dimanche suivant.

XXIV.

CONCILIATION.

A Paris, dans ce grand Paris qu'elle maudissait si souvent, Corentine ne se trouvait pas sur un terrain nouveau.

Dès qu'elle y fut arrivée, elle prit un frugal repas, revêtit son plus beau costume, mit une grande coiffe toute blanche et, comprimant ses émotions, se rendit d'abord chez l'agent d'affaires Bruny, au bureau d'Emilien Durantais.

Emilien venait d'en sortir. Elle apprit que sa femme, alarmée de l'état de Marcelle, le faisait appeler en toute hâte.

— L'enfant, lui dit-on, était à la mort.

Corentine frémit. Les soupçons de son mari, le souvenir du guet-apens, la lettre de Marcelle, éveillèrent en elle des pensées horribles.

On parlait de convulsions subites : elle craignit un empoisonnement.

Invoquant le secours du Ciel, épouvantée, tremblante, mais par un effort suprême conservant tout son sangfroid, l'énergique Bretonne courut à la demeure d'Emilien.

Une dame qui descendait d'un riche équipage passa la première en jetant au concierge le nom de Mme Durantais.

— Madame Durantais ! répéta Corentine d'une voix étouffée.

Et elle suivit la dame inconnue jusque dans le salon où Marcelle se tordait et se débattait violemment.

Corentine entendit les cruelles paroles d'Emilien sans les trouver trop sévères.

Elle vit Clarisse au désespoir se précipiter dans les bras de la comtesse qui l'appelait sa fille.

Marcelle était abandonnée, en ce moment ; Corentine courut d'abord au secours de Marcelle.

Lorsqu'Emilien resta interdit à sa vue :

— Avant tout, dit-elle, occupons nous de l'enfant.

Puis pressant Marcelle sur son cœur.

— Je suis Corentine, ta mère, reconnais-moi !... reconnais-moi, ma fille chérie !... Je viens te chercher, Marcelle, tu reviendras au pays... Calme-toi, écoute-moi, regarde-moi !...

Ismène et Clarisse s'aperçurent à la fois de la présence de Corentine.

Elles n'eurent pas besoin de se demander qu'elle était cette femme ; la main dans la main, elles la contemplèrent avec admiration.

Marcelle qu'elle berçait et caressait se calma à sa voix ; Marcelle ouvrit les yeux, poussa un cri et prononça le nom de Corentine avec un élan de bonheur.

— Elle est sauvée ! s'écrièrent à la fois les trois femmes.

— O mon Dieu ! je vous remercie, ajouta Clarisse en joignant les mains.

Corentine, qui l'observait d'un air sombre, reconnut à cet accent qu'elle ne pouvait être coupable d'un crime.

Ses muscles se détendirent ; du fond du cœur elle aussi remercia Dieu.

La noble physionomie d'Ismène lui plut ; enfin, malgré toutes ses préventions, elle se sentit plutôt attirée que repoussée par la jeune marâtre.

Emilien avait passé de la colère à la terreur, de la surprise à la joie ; il embrassait à son tour Marcelle qui lui souriait en s'appuyant sur Corentine.

Le médecin entra ; il ne put que constater la fin de la crise, mais s'enquit de son origine.

— L'excessive sensibilité de cette enfant en est l'unique cause, répondit Clarisse. J'ai, sans le vouloir, éveillé en elle le souvenir de son pays ; elle a été bientôt en proie à une émotion inconcevable, elle a pleuré, criée, sangloté ; elle étouffait ; puis elle a eu l'affreuse attaque de

nerfs que l'arrivée inespérée de sa nourrice vient d'apaiser si heureusement ; mais, je vous l'avoue, monsieur, après l'avoir vue dans un semblable état, je tremble d'être chargée de diriger son éducation à Paris.

Après avoir interrogé sur les antécédents de Marcelle Emilien, Corentine et la petite fille elle-même, le docteur, homme de sens et le grande expérience, dit en se retirant :

— Je n'ai qu'un conseil à vous donner, monsieur Durantais, renvoyez votre enfant en Bretagne jusqu'à ce que sa raison soit entièrement formée.

— Oh, oui ! je serais bien contente ! dit Marcelle ; je vous en prie, mon père, renvoyez-moi chez Corentine !

Emilien Durantais fronça les sourcils, signe de mécontentement qui n'échappa à personne.

Clarisse, connaissant l'opiniâtreté de son mari, soupira en se penchant vers Ismène, qui l'écouta un instant avec le plus vif intérêt.

Cependant Corentine conduisait Marcelle dans la pièce voisine et revenait seule d'un pas mesuré. Les yeux levés au ciel, pensive et recueillie, elle s'arrêta au milieu du salon, salua gravement et regarda ensuite Emilien Durantais.

Son attitude, son geste, réclamaient le silence.

La comtesse, qui allait prendre la parole, se tut, Clarisse, favorablement disposée pour la nourrice bretonne, avait hâte de l'entendre. Si le faible Emilien se sentit mal à son aise, du moins il n'essaya pas d'éluder des explications qu'il redoutait. La fermeté de la paysanne lui imposait une sorte de soumission passive et inerte. Il s'assit lourdement.

Ismène et Clarisse s'assirent aussi.

Seule Corentine était restée debout. Des émotions nombreuses et fort diverses se lisaient sur ses traits, dont les lignes pures mais fortement accentuées donnaient à sa beauté un caractère viril, qui pourtant n'excluait pas celui de la sensibilité la plus vive.

Telle que nous représentons Corentine, aujourd'hui femme de trente et quelques années, telle, jeune fille, elle était déjà au temps où Jeanne-Marcelle, nature douce et timide, lui fut préférée par Emilien.

Grande, vigoureuse, hâlée par la bise et le soleil, la paysanne était habituée à exercer l'autorité dans son ménage. Pénétrée de l'importance des devoirs qu'elle venait remplir, elle se montrait sous son aspect le plus sévère.

Son costume avait quelque chose de monacal ; le grande coiffe blanche qui encadrait l'ovale de sa figure et cachait entièrement ses cheveux ressemblait à la cornette d'une sœur hospitalière ; sa pelisse noire tombait à ses pieds en longs plis ; sa robe et son fichu étaient également de couleurs sombres.

Quand elle s'était avancée, il semblait qu'elle priât ; quand elle étendit la main, on comprit qu'elle allait parler d'un ton solennel, et, en effet, elle commença par ces mots :

— Le Bon Dieu permettra que je ne dise rien de mal, M. Emilien, et que la simple paysanne bretonne ne blesse personne ici en déclarant la vérité. Je suis entrée dans cette maison avec frayeur et colère ; je n'ai plus peur maintenant, puisque Marcelle est sauvée, et je commence à espérer que le restant de ma colère s'en ira de même.

S'adressant alors à la comtesse et à Clarisse :

— Mesdames, poursuivit-elle, la première femme de M. Durantais était ma cousine, ma meilleure amie, ma sœur de lait et d'âme, je lui ai fermé les yeux dans votre malheureux Paris ; j'ai nourri sa fille Marcelle, je l'ai élevée jusqu'à présent, je l'ai aimée plus que mes deux enfants à moi, et je puis bien, n'est-ce pas, sans offenser madame Durantais, dire toujours que je suis sa mère ?

— Oui, madame, répondit la comtesse de Lersant, ma fille Clarisse ne vous refusera jamais un titre dont vous vous montrez si digne.

— Eh bien ! vous qui êtes mère, vous que j'ai vue ici protégeant votre fille, pourrez-vous me condamner, si je viens de Bretagne pour protéger ma fille à moi ! L'enfant a poussé un cri de désespoir que nous avons entendu ; l'enfant nous a écrit : — « Je vais mourir à Paris comme y est morte ma mère, et en entrant ici, qu'ai-je vu ? ma fille qui se mourait ! Au nom de mon mari Jacques Morgan, son subrogé tuteur, au nom de sa mère qui est au ciel, au nom de Dieu qui a pitié des orphelins, je viens réclamer Marcelle !... »

— Marcelle n'est pas orpheline ! interrompit Emilien qui commençait à s'irriter.

Corentine lui répondit avec lenteur :

— Ne me la refusez pas, monsieur Durantais, je vous en prie, car je la réclamerai, s'il le faut, au nom des lois, et sa lettre à la main. Je dirai que vous nous cachez en Bretagne votre second mariage...

— Toujours des mystères ! s'écria Ismène.

— Savez-vous bien, ajoutait Corentine, qu'on dit encore dans notre pays et qu'on y répète chaque jour, malgré moi, malgré tous mes efforts, que, si votre fille a failli périr assassinée, c'est que vous êtes remarié et que vous avez d'autres enfants ?...

— Horreur ! murmurèrent Ismène et Clarisse.

— Enfin, si Marcelle était morte toute à l'heure, savez-vous qui on aurait accusé de l'avoir empoisonnée ?...

— Corentine ! silence ! interrompit Emilien avec fureur.

Clarisse, palpitante, se cachait la figure sur le sein d'Ismène, qui vit la nourrice bretonne, les bras croisés sur la poitrine, attendre une réponse avec fermeté.

Elle avait évidemment achevé de parler, la colère d'Emilien la trouvait inébranlable.

La comtesse dit à Clarisse de sa voix la plus tendre :

— Pourquoi pleurer et trembler ainsi, mon enfant ? Cette femme a raison et je la remercie de nous avoir appris ce que l'on ose penser dans son village.

— Puis d'un ton impérieux :

— Monsieur Durantais ! ajouta la comtesse, écoutez-moi ! si votre enfant du premier lit venait à mourir, ma fille Clarisse serait accusée par toute une population d'avoir attenté à sa vie, avec ou sans votre complicité, ceci m'importe peu ! Ce qui m'importe, à moi, c'est qu'elle soit à l'abri d'un tel soupçon. Je vous déclare donc, monsieur, que votre femme et ses enfants vont me suivre à l'instant même, si la jeune Marcelle n'est pas rendue à Corentine comme elles vous en prient toutes les deux.

— Assez de menaces ! madame la comtesse. Ma femme et mes trois enfants n'obéiront qu'à moi !

Ismène tendit la main à Corentine :

— Notre cause est commune, lui dit-elle. Nous avons des cœurs de mère. Comme vous aimez Marcelle, j'aime Clarisse, moi ! Quant à M. Emilien, qui trompe tout le monde à Paris comme en Bretagne, qui nous a caché à nous son premier mariage, et à vous le second, qui déguise toujours la vérité à ses amis, à ses parents, ou même à sa femme, et qui prétend aujourd'hui être maître, seul maître, nous verrons qui l'emportera de lui ou de nous !

— Le médecin qui sort d'ici veut que Marcelle me suive, ajouta Corentine.

Et moi, répartit Emilien, je ne souffrirai pas qu'elle soit paysanne, tandis que son frère Gilbert et sa sœur Léonie seront élevés dans le monde ! Quels que soient mes torts, je suis père, je l'aime, je veux son bonheur ! Je ne partage pas vos terreurs puérides. Marcelles s'habitue à vivre à Paris ; l'accident d'aujourd'hui ne se renouvellera plus ; et, en tous cas, les calomnies d'une grossière populace ne changeront rien à ma volonté.

— Monsieur, dit Clarisse tout heureuse de l'alliance d'Ismène avec Corentine, la comtesse de Lersant ne désire, pas plus que moi, voir votre fille aînée paysanne. A l'instant, elle me promettait de m'aider à la faire élever dans la meilleure maison d'éducation de la Haute-Bretagne.

— Je ne retire pas cette parole, monsieur, dit la comtesse, je veux tout ce qui peut contribuer au repos de Clarisse.

— Marcelle n'est pas de votre famille, madame la comtesse, répliqua Emilien. Jamais elle ne profitera de vos libéralités.

Corentine s'interposa :

— Si je comprends bien, dit-elle, ces dames proposent de faire élever Marcelle à leurs frais.

— Oui, justement ! s'écria Emilien, et je n'y consentirai pas !

— Je vous remercie de vos bonnes intentions, mesdames, ajouta Corentine ; mais, grâce à Dieu ! Marcelle a du bien qui vient de sa mère et dont le revenu suffit à payer sa pension dans n'importe quel couvent de Bretagne. La Grainée-sur-Coësson rapporte un millier de francs, sans compter l'augmentation que Jérôme Gillet le fermier proposera de lui-même au renouvellement du bail.

— J'oubliais absolument cette circonstance, dit la comtesse.

— Moi, dit Clarisse, je sais depuis peu de jours le nom de la Grainée, ferme située près du hameau de Lavignais qu'habite Corentine.

Emilien se promenait en trépignant, il se promettait de ne plus prononcer une parole, mais d'opposer une résistance absolue aux desseins de ces trois femmes qui se liguèrent, sous ses propres yeux, avec la prétention de disposer de Marcelle.

— Ma chère dame, demanda la comtesse à Corentine, y a-t-il dans vos environs quelque maison d'éducation convenable pour la fille de M. Durantais ?

— Oui, madame la comtesse, il y a le couvent de Notre-Dame-des-Fleurs. Les jeunes personnes des premières familles du pays y sont élevées, et Marcelle s'y retrouverait avec Mlles de Beauval, qu'elle a bien connues dans sa première enfance chez nous.

— Parfaitement ! dit la comtesse avec la plus grande assurance ; je ne vois plus désormais quelle objection pourrait faire M. Durantais ; notre pénible débat va se terminer à l'amiable.

A ces mots, elle se rassit et s'adressa directement à Emilien que la politesse força de se rapprocher :

— Vous finissez toujours, lui dit-elle d'un ton persuasif, par accepter les bonnes raisons et par prendre le parti le plus sage.

Emilien fut sur le point de répliquer avec aigreur :

— Permettez-moi d'achever ! ajouta vivement Ismène. Votre Marcelle a un revenu, vous le consacrez à son éducation, c'est de toute justice. Elle ne peut vivre loin de son pays, elle y retournera ; sa chère nourrice ira souvent la visiter à Notre-Dame-des-Fleurs ; leurs cœurs à toutes les deux seront satisfaits, sans que pour cela votre enfant soit condamnée à être paysanne. Marcelle a une aversion injuste pour Clarisse ; elle grandira loin d'elle, mais peu à peu son jugement se rectifiera et son antipathie finira par faire place à une estime affectueuse. Pendant ses vacances, elle apprendra à connaître et à aimer sa jeune belle-mère.

— Oh ! Dieu vous entende, s'écria Clarisse avec effusion.

— Dès aujourd'hui, dit Corentine, l'enfant saura que Mme Durantais n'a jamais voulu que son bien.

Emilien se sentit ému tout à coup. L'accord de Clarisse et de Corentine le touchait, et la paysanne lui prenait la main en ajoutant :

— Nous sommes trois à vous prier de nous accorder la paix de l'âme, et Jeanne-Marcelle vous en prie aussi par ma bouche. Ce que nous demandons est pour le bonheur de l'enfant, pour le vôtre, pour celui de votre jeune femme, pour la satisfaction de Mme la comtesse.

Emilien hésitait encore ; il craignait d'avoir l'air de céder aux menaces d'Ismène, dont les justes reproches l'avaient profondément blessé ; mais, par quelques paroles gracieuses, elle eut le don de le désarmer, et Clarisse ramenait Marcelle en lui disant :

— Joins tes prières aux nôtres : ton père t'accordera de retourner en Bretagne avec Corentine.

— Emilien, ajoutait alors la fière paysanne, vous m'avez toujours dit que vous m'aimiez comme une sœur.

— Je le répète, et je m'honore de le répéter hautement.

— Ne me refusez donc pas ma première demande sérieuse, et, si ce n'est point par amitié pour moi, que ce soit pour l'amour de votre fille Marcelle !

— Tu veux donc me quitter, mon enfant ? dit Emilien à la petite fille ; tu te plains d'être malheureuse dans la maison de ton père ?

Marcelle rougit, ne sut que répondre à ce doux reproche et se troubla. Elle était à peine remise de sa terrible crise nerveuse, elle se prit à trembler.

— De grâce, Emilien, ne faites pas comme moi ! s'écria Clarisse effrayée.

— Enfant, dit Corentine, réponds que tu aimes ton père de tout ton cœur et remercie-le de te permettre de partir avec moi !

Marcelle se jeta au cou d'Emilien, qui se garda bien de l'attrister par aucune autre question imprudente.

Il partageait enfin toutes les appréhensions de Clarisse et de Corentine ; il reconnaissait que le médecin n'avait rien exagéré, il remerciait la comtesse elle-même, qui lui dit avec un sourire :

— J'étais bien sûre, monsieur Durantais, que nous ne tarderions pas à être d'accord.

Ainsi, après une altercation fort vive, après un échange de reproches sévères, la scène avait le plus heureux dénouement.

Marcelle savait déjà qu'elle devait entrer comme pensionnaire au couvent de Notre-Dame-des-Fleurs ; elle s'y résignait de bonne grâce. Corentine voulut qu'elle embrassât Clarisse et Ismène.

La sauvage petite fille n'hésita point.

Corentine exigea encore qu'elle demandât pardon à sa jeune mère de tous les chagrins qu'elle avait pu lui occasionner.

— Maman, dit aussitôt Marcelle, pardonnez-moi d'avoir été méchante ; je vous promets, quand je reviendrai aux vacances, d'être bien soumise et bien sage.

Clarisse tendit les bras à Corentine, et, après une étreinte fort tendre de part et d'autre, elle lui dit avec émotion :

La Meilleure Part. — Vol. 5^e, No. 4.

— Croyez fermement, ma chère dame Morgan, que je ne serai jamais une marâtre pour Marcelle ; je l'aime, je l'aime, n'en doutez pas. Plus tard, elle s'en apercevra bien.

La comtesse de Lersant se retira laissant Clarisse et Corentine occupées des préparatifs du voyage.

Emilien dut retourner à ses travaux.

Bientôt après, Marcelle dit adieu à son petit frère et à sa petite sœur, embrassa pour la dernière fois Clarisse et suivit Corentine, qui la mena d'abord au cimetière Montmartre.

La Bretonne pieuse allait remplir un pieux devoir.

Déjà sa place de retour était, par les soins d'Emilien, arrêtée à la malle-poste ; elle mit à profit les instants, ne voulant pas retourner en Bretagne sans s'être agenouillée sur la terre qui recouvrait les dépouilles mortelles de Jeanne-Marcelle Faron, dame Durantais, l'amie de sa jeunesse, la mère de l'enfant chérie qu'elle venait de sauver.

XXV.

LES DEUX TOMBES.

Les gardiens, fossoyeurs ou jardiniers du cimetière, gens indifférents par métier et par habitude aux douleurs les plus vraies, virent entrer Corentine conduisant par la main Marcelle en son costume de petite jeune personne.

La grande coiffe blanche de la nourrice et son déshabillé qu'on apercevait, quand se dérangeaient les plis de sa longue pélicie noire, attirèrent nécessairement l'attention des oisifs. En ce moment, l'ouvrage ne donnait pas.

Point de convois, point de bruit. Quelques chants d'oiseaux et le bruissement des feuillages rompaient à peine le silence des longues allées qui aboutissent au rond-point d'entrée dont une croix de pierre occupe le centre ; mais la brise apportait de Paris les grondements confus des flots humains.

En Saint-Loup, les vents du large apportaient parfois de même, au champ du repos, les clameurs de la mer agitée.

Dans les harmonies de la nature, l'éloignement donne des teintes semblables à des objets et à des lieux divers : ciel, terre, mer, tout prend la couleur azurée de l'infini. De même, au lointain, forêts, déserts, flots et cités, disent un chant pa-